

**COURS DE GRAMMAIRE  
FRANÇAISE  
(partim orthographe)**

**SYLLABUS DE  
DICTÉES**

Maître-assistante : Mme Finné

Année 2011-2012

Section traduction-interprétation (1<sup>e</sup> bac)

## DICTÉES

### **DICTÉE 1** (p. 5)

« En avant la musique » test à choix multiples (Dictée des Amériques)

### **DICTÉE 2** (p. 8)

« A votre santé ! » test à choix multiples (Dictée des Amériques)

### **DICTÉE 3** (p. 11)

« La maîtrise de soi » de Raymond JACQUENOD

### **DICTÉE 4** (p. 12)

« La tour penchée de Pise » de Maurice GREVISSE

### **DICTÉE 5** (p. 13)

« De l'histoire à l'histoire littéraire » de Maurice GREVISSE

### **DICTÉE 6** (p. 15)

« Un poisson qui se noie » de Maurice GREVISSE

### **DICTÉE 7**(p. 16)

« Les embûches des lauriers » d'André STAS

### **DICTÉE 8** (p.17)

Extrait de « Le désir d'être un homme » in *Contes cruels* de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

### **DICTÉE 9**(p. 18)

Extrait de *La Condition humaine* d'André MALRAUX

### **DICTÉE 10**(p. 19)

Extrait de *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel TOURNIER

### **DICTÉE 11** (p. 21)

Extrait de *La Mère du printemps* de Driss CHRAÏBI

**DICTIONNAIRE 12**(p. 22)

Extrait de *Faux Passeports* de Charles PLISNIER

**DICTIONNAIRE 13**(p.24)

Extrait des *Éblouissements* de Pierre MERTENS

**DICTIONNAIRE 14** (p. 25)

Extrait de *La Fin des bourgeois* de Camille LEMONNIER

**DICTIONNAIRE 15** (p. 26)

Extrait de l'article « À l'ombre de Proust » de Julie WOLKENTEIN

**DICTIONNAIRE 16** (p. 27)

Extrait de l'article « Des *Européens* hors-sol et hors classes » de Bernard CASSEN

**DICTIONNAIRE 17** (p. 29)

« Le bifteck et les frites » de Roland BARTHES

**DICTIONNAIRE 18** (p. 31)

Extrait de *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes – Discours préliminaire* de Georges CUVIER

**DICTIONNAIRE 19** (p. 33)

Extrait de *La Sorcière* de Jules MICHELET

**DICTIONNAIRE 20** (p.34)

Extrait de *L'Amour en plus* d'Elisabeth BADINTER

### **TEXTES À CORRIGER**

**TEXTE 1** (p. 36)

**CORRIGÉ TEXTE 1** (p. 38)

**TEXTE 2** (p. 39)

**CORRIGÉ TEXTE 2** (p. 40)

TEXTE 3 (p. 41)  
CORRIGÉ TEXTE 3 (p. 42)

TEXTE 4 (p. 43)  
CORRIGÉ TEXTE 4 (p. 44)

TEXTE 5 (p. 45)  
CORRIGÉ TEXTE 5 (p. 46)

### *CORRECTIONS DES TEXTES À TROUS*

En avant la musique ! (p.47)  
À votre santé ! (p.49)

## DICTÉE 1

On dit d'elle qu'elle adoucit les mœurs. Elle existe depuis au moins (1) \_\_\_\_\_ ans, et la plupart des civilisations lui (2) \_\_\_\_\_ accordé une place de choix dans leur vie culturelle. (3) \_\_\_\_\_ les sourds de naissance, tous en ont déjà fait l'expérience. Les humains, (4) \_\_\_\_\_ soient leurs origines, se sentent bien et parfois (5) \_\_\_\_\_ euphoriques lorsqu'ils l'entendent. Souvent l'un des premiers symboles (6) \_\_\_\_\_ dans les régimes totalitaires, elle représente une forme de liberté pour bien des peuples autrefois asservis. De qui ou de quoi s'agit-il? De la musique, bien sûr!

Rares sont ceux qui la (7) décrieraient : en effet, la musique (8) concourait de plusieurs manières au bien-être de l'individu comme de la société. Selon des études scientifiques, elle (9) pourvoierait les enfants d'habiletés précoces en lecture. Chez les jeunes et les moins jeunes, elle (10) prévaudrait contre l'ennui et elle (11) promuevrait la bonne humeur. Sous son influence, les airs les plus tristes se (12) muraient en sourires.

De nos jours, on la retrouve littéralement partout, des ascenseurs aux stades en passant par les boutiques. Toutes les sphères de la vie sociale se la sont (13) \_\_\_\_\_ : même les publicitaires s'en sont (14) \_\_\_\_\_ pour mieux faire vendre leurs produits. Les événements heureux comme malheureux en sont (15) \_\_\_\_\_. Les organisateurs de soirées réussies l'ont (16) \_\_\_\_\_ avec soin en fonction de l'ambiance qu'ils ont (17) \_\_\_\_\_ créer. Les plus jeunes se déplacent soir et matin avec leurs chanteurs préférés, dont ils ont (18) \_\_\_\_\_ les chansons sur leur baladeur.

Grâce à son infinie variété, elle ne peut que plaire à tous. Certains sont amateurs de (19) \_\_\_\_\_ et de musique ancienne, d'autres préfèrent les (20) \_\_\_\_\_ de la musique contemporaine. Certains admirent les (21) \_\_\_\_\_ et les (22) \_\_\_\_\_ des formations de jazz, d'autres adorent la (23) \_\_\_\_\_ classique et la harpe. Certains n'écoutent que du rock, d'autres se limitent aux douces (24) \_\_\_\_\_ de la chanson française.

Qu'ils vibrent lorsque, dans (25) \_\_\_\_\_ orchestre symphonique, retentissent des cymbales bien (26) \_\_\_\_\_, lorsque résonnent des orgues (27) \_\_\_\_\_ au fond d'une église, lorsqu'une soprano réussit des trilles (28) \_\_\_\_\_ ou passe avec aisance d'(29) \_\_\_\_\_ octave à l'autre, ou encore lorsqu'un blues endiablé est accompagné d'(30) \_\_\_\_\_ irrésistible harmonica, tous éprouvent à un moment ou à un autre un coup de foudre pour quelques notes.

Bien que les opinions (31) prévalant aux différents genres musicaux soient assez variées, rares sont ceux qui n'apprécient aucun de ceux-ci. D'ailleurs, en plus d'aimer

écouter de la musique, plusieurs jouent aussi (32) d'un instrument. Ceux qui souhaitent devenir des vedettes dont les disques obtiennent plusieurs (33) nominations prestigieuses doivent cependant (34) se pratiquer régulièrement pendant de nombreuses années. Ils doivent aussi savoir que le métier de musicien consiste le plus souvent (35) à vivre dans la précarité.

En effet, il a beau être un virtuose des (36) \_\_\_\_\_ (37) \_\_\_\_\_ ou un maître des (38) \_\_\_\_\_, il a beau interpréter les (39) \_\_\_\_\_ de Schubert ou les (40) \_\_\_\_\_ de Beethoven à la perfection, rien n'assure au musicien le succès et la fortune.

Cependant, l'amour de la musique dépasse ces considérations matérielles et, partout dans le monde, des émules de Glenn Gould ou de Miles Davis vivent de leur art, que ce soit dans un groupe de (41) \_\_\_\_\_ en Louisiane, avec un (42) \_\_\_\_\_ dans les boîtes de tango de Buenos Aires ou avec des tablas en Inde. Même si leurs compositions ne sont pas aussi connues que le (43) \_\_\_\_\_ de Ravel ou la (44) \_\_\_\_\_ de l'opéra Carmen, elles charment les oreilles de nombreux publics.

Qu'ils se produisent dans des (45) \_\_\_\_\_ ou des (46) \_\_\_\_\_, qu'ils composent de la musique (47) \_\_\_\_\_ ou du (48) \_\_\_\_\_, qu'ils mettent leur (49) \_\_\_\_\_ pour diriger des orchestres classiques ou revêtent leur boubou pour jouer des (50) \_\_\_\_\_ sur les cordes d'une kora, tous ces artistes partagent une passion aussi brûlante que communicative.

Il n'y a pas que les prétendues gens (51) \_\_\_\_\_ pour apprécier les œuvres magistrales et les interprétations (52) \_\_\_\_\_ en nuances. Le peu de sensibilité qui est (53) \_\_\_\_\_ au fond de chaque être permet à tout un chacun de communier tant avec le compositeur qu'avec l'interprète. Toute joie, toute mélancolie, toute colère (54) \_\_\_\_\_ s'exprimer par la musique, langage des plus (55) \_\_\_\_\_. Car, comme l'a écrit si justement Marcel Proust, " la musique est peut-être l'exemple unique de ce qu'aurait pu être - s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées - la communication des âmes ".

(« En avant la musique », test à choix multiples de la Dictée des Amériques disponible sur le site [www.dicteedesameriques.com](http://www.dicteedesameriques.com))

- (1) quatre mille cinq cents – quatre milles cinq cents – quatre mille cinq cent – quatre milles cinq cent
- (2) a - ont
- (3) Exceptés - Excepté
- (4) quelque – quelques - quelles que – quel que
- (5) même - mêmes
- (6) banni - bannis
- (7) le verbe souligné est correct – le verbe souligné est incorrect
- (8) le verbe souligné est correct – le verbe souligné est incorrect
- (9) le verbe souligné est correct – le verbe souligné est incorrect
- (10) le verbe souligné est correct – le verbe souligné est incorrect
- (11) le verbe souligné est correct – le verbe souligné est incorrect
- (12) le verbe souligné est correct – le verbe souligné est incorrect
- (13) approprié – appropriés – appropriées – appropriée
- (14) emparée – emparé – emparées – emparés
- (15) ponctués – ponctuée – ponctuées - ponctué
- (16) choisi – choisie – choisis - choisies
- (17) voulu – voulue – voulues - voulus
- (18) téléchargée – téléchargé – téléchargés –téléchargées
- (19) mottets – motets
- (20) dissonances – dissonances
- (21) percussionnistes – percussionnistes
- (22) trombonistes – trombonistes
- (23) guitare – guitare
- (24) ballades – balades
- (25) un – une
- (26) rythmées – rythmés
- (27) puissants – puissantes
- (28) parfaits –parfaites
- (29) un – une
- (30) un – une
- (31) le ou les mots soulignés sont correctement employés – ils ne sont pas correctement employés
- (32) le ou les mots soulignés sont correctement employés – ils ne sont pas correctement employés
- (32) le ou les mots soulignés sont correctement employés – ils ne sont pas correctement employés
- (33) le ou les mots soulignés sont correctement employés – ils ne sont pas correctement employés
- (34) le ou les mots soulignés sont correctement employés – ils ne sont pas correctement employés
- (35) le ou les mots soulignés sont correctement employés – ils ne sont pas correctement employés
- (36) allegro – allegros
- (37) vivace – vivaces
- (38) requiem – requiems
- (39) lieder – lieder
- (40) scherzo - scherzos
- (41) zydeco - zydéco
- (42) bandoneon - bandonéon
- (43) Boléro - Bolero
- (44) Habanera – Habanéra
- (45) opérascomiques – opéras-comiques – opéras comiques
- (46) jamsessions – jam-sessions – jam sessions
- (47) électro-acoustique – électroacoustique – électro acoustique
- (48) hiphop – hip-hop – hip hop
- (49) queue de pie – queuedepie – queue-de-pie
- (50) triplescroches – triples croches – triples-croches
- (51) cultivés - cultivées
- (52) tout - toutes
- (53) cachée - caché
- (54) peuvent -peut
- (55) universels – universel

## DICTÉE 2

Depuis quelques semaines, Hélène était malade - elle en était sûre. Elle ne s'était jamais (1) \_\_\_\_\_ aussi fatiguée et elle n'avait trouvé aucun intérêt aux activités qu'elle avait (2) \_\_\_\_\_ de faire. Même si elle n'en avait rien dit à ses amies, celles-ci s'étaient (3) \_\_\_\_\_ que quelque chose n'allait pas. Elles s'étaient tour à tour (4) \_\_\_\_\_ à lui changer les idées, mais tout le mal qu'elles s'étaient (5) \_\_\_\_\_ pour égayer Hélène n'avait porté aucun fruit.

Ses proches s'étaient mis en tête qu'elle ne (6) broyerait pas longtemps du noir et qu'elle ne (7) deviendrait pas une éternelle solitaire, elle qui avait d'ordinaire un tempérament joyeux. " Si on peut faire quelque chose pour toi, Hélène, (8) fais-nous-le savoir vite ! lui disaient-ils tour à tour. Ne te (9) gêne surtout pas ! " Mais, (10) bien qu'elle eût beaucoup d'estime pour ceux qui essayaient de s'occuper d'elle, elle repoussait leurs offres systématiquement, se sentant trop faible pour les accompagner dans leurs sorties.

Tout avait commencé quand, par mesure de prévention, on lui avait (11) \_\_\_\_\_ le vaccin contre la grippe. Elle s'était d'abord mise à (12) \_\_\_\_\_, puis à avoir des (13) \_\_\_\_\_. Après une subite attaque d'(14) \_\_\_\_\_, elle était restée alitée si longtemps qu'elle s'était retrouvée couverte d'(15) \_\_\_\_\_ douloureuses.

Comme elle commençait à souffrir d'hypertension, on lui avait dilaté les artères à l'aide d'un (16) \_\_\_\_\_, ce qui lui avait laissé quelques (17) \_\_\_\_\_ sur la peau. Un (18) \_\_\_\_\_ dentaire l'avait affligée quelques jours, puis elle eut tous les (19) \_\_\_\_\_ d'une pneumonie. En dépit de ses quarante-deux ans, elle se sentait presque centenaire et pensait consulter un (20) \_\_\_\_\_ pour qu'il trouve la cause de tous ses maux.

Non, Hélène en était sûre, elle n'était pas (21) \_\_\_\_\_. Les nombreux (22) \_\_\_\_\_ que son ventre produisait annonçaient vraisemblablement une maladie intestinale; son épaule enflée, qu'elle massait d'(23) \_\_\_\_\_, souffrait sans doute d'une tendinite; et sa toux persistante indiquait probablement qu'elle avait la (24) \_\_\_\_\_. Comble de malheur, elle avait toutes les raisons de croire qu'elle avait contracté la (25) \_\_\_\_\_.

Lors de ses nombreuses visites à l'hôpital, Hélène pouvait sympathiser avec des gens atteints de toutes sortes de maladies : une mère de famille était victime d'(26) \_\_\_\_\_ ; un bébé pleurait à cause d'(27) \_\_\_\_\_ écharde qu'il avait au doigt;

un homme se plaignait de crampes au ventre après avoir eu l'appendice (28) \_\_\_\_\_ ; une vieille dame montrait à qui le voulait bien sa jambe gangreneuse d'où se détachaient des sphacèles (29) \_\_\_\_\_.

Hélène espérait bien avoir suffisamment d'(30) \_\_\_\_\_ pour lutter contre toutes les maladies avec lesquelles elle était en contact. Mais elle en avait marre de ne pas connaître les causes de ses malaises. Un jour où elle avait été admise au service des urgences pour un (31) \_\_\_\_\_ qui lui causait des quintes de toux fréquentes, elle avait interpellé le (32) \_\_\_\_\_ au moment où il sortait du (33) \_\_\_\_\_.

« Docteur, lui avait-elle dit, (34) \_\_\_\_\_ soient les causes de mes nombreuses maladies, je veux les connaître. J'ai l'impression qu'on me cache quelque chose, car (35) \_\_\_\_\_ les plus grands spécialistes n'ont pas osé se prononcer. J'ai subi une batterie de tests (36) \_\_\_\_\_, qui n'ont donné (37) \_\_\_\_\_. S'il vous plaît, ne me faites plus languir ! » Voyant les joues d'Hélène devenir (38) \_\_\_\_\_ sous l'effet de l'émotion, le médecin lui mit la main sur l'épaule. « Madame, lui répondit-il calmement, si j'étais vous, je rentrerais à la maison et j'oublierais l'hôpital. Selon mon expérience, environ la moitié des patients (39) \_\_\_\_\_ davantage d'angoisse à la pensée d'être malades que de la maladie dont ils sont atteints. Et, si vous aimez les (40) \_\_\_\_\_, je vous conseillerais d'en boire un verre ou deux. À votre santé ! » « Tiens, se dit Hélène. Voilà enfin un traitement qui me fait plaisir ! Pourquoi ne pas l'essayer ? » C'est le cœur un peu plus léger et le sourire aux lèvres qu'elle quitta illico la salle d'attente bondée.

(« A votre santé ! », test à choix multiples de la Dictée des Amériques disponible sur le site [www.dicteedesameriques.com](http://www.dicteedesameriques.com))

- (1) senti – sentie – sentis - senties
- (2) essayé – essayée – essayés - essayées
- (3) aperçu – aperçue – aperçus - aperçues
- (4) ingénié – ingéniee –ingéniés - ingéniees
- (5) donné – donnée – donnés - données
- (6) le mot (ou le groupe de mots) utilisé est correctement employé – il n'est pas correctement employé
- (7) le mot (ou le groupe de mots) utilisé est correctement employé – il n'est pas correctement employé
- (8) le mot (ou le groupe de mots) utilisé est correctement employé – il n'est pas correctement employé
- (9) le mot (ou le groupe de mots) utilisé est correctement employé – il n'est pas correctement employé
- (10) le mot (ou le groupe de mots) utilisé est correctement employé – il n'est pas correctement employé
- (11) inoculé - inoculé
- (12) renifler - reniffler
- (13) coliques - colliques
- (14) appoplexie - apoplexie
- (15) escarres - escars
- (16) cathéter – cathèter – catheter - cathêter
- (17) hématômes – hématomes – hématomes - hématomes
- (18) abcés – abcès – abcès - abcès
- (19) symptôme – simptome – symptome - simptome
- (20) gériâtre – géiatre – géiatre - géiatre
- (21) hypocondriaque – hipocondriaque
- (22) borborygmes - borborigmes
- (23) antiphlogistique - antiphlogistyque
- (24) phtysie - phtisie
- (25) syphilis - syphilys
- (26) une violente influenza – un violent influenza
- (27) un - une
- (28) enlevé -enlevée
- (29) bleutés - bleutées
- (30) anticorps – anti corps – anti-corps
- (31) pneumo-thorax – pneumothorax – pneumo thorax
- (32) médecinchef – médecin-chef – médecin chef
- (33) blocopératoire – bloc opératoire – bloc-opératoire
- (34) quel que – quelque – quelques – quelles que
- (35) mêmes - même
- (36) diagnostics - diagnostiques
- (37) aucun résultat concluant – aucuns résultats concluants
- (38) pourpre – pourpres
- (39) souffre - souffrent
- (40) porto – portos – Porto

## DICTÉE 3

### Révision « tout, quelque, même »

Quelque polis que soient les gens, même les mieux instruits des usages du monde, il arrive toujours quelque moment où, leur attention se relâchant, leurs nerfs mêmes parviennent à les dominer. Tout attentive à se faire bien juger, tout entière à l'effort de se maîtriser, telle personne se surveille en tout temps ; mais, quelques bons avis qu'elle donne aux autres sur l'art de se tenir en société, il lui arrivera d'oublier les quelques règles élémentaires de la politesse et il lui échappera quelquefois des mots, des gestes même dont elle se repentira quelque temps après ; tels messieurs distingués se trouveront eux-mêmes, tout honteux de leur attitude, marqués à tout jamais par un manquement digne de quelque malotru. Parmi les quelques circonstances qui sont cause de tous ces écarts, la conduite d'une automobile peut faire courir le risque de quelque incident de cette nature. Nous y sommes exposés tous de même manière.

Une dame se rendait à une audience auprès de quelque personnage d'importance dont elle devait solliciter une décision. Elle se trouva retardée dans un embouteillage et se vit bloquée par une voiture tout entière placée au travers de sa route. Elle vitupéra vertement le conducteur. Encore tout émue de sa colère, elle arriva tout de même quelques instants plus tard dans la salle d'attente du haut fonctionnaire. On la fit entrer dans son bureau : elle vit devant elle l'automobiliste qu'elle avait insulté quelque dix minutes plus tôt. Toute autre femme aurait rougi de confusion. Mais celle-ci eut une attitude tout autre : elle éclata de rire.

(« La maîtrise de soi » in JACQUENOD Raymond, *Champion d'orthographe*, éd. de la Seine, Paris 2006, p. 54)

## DICTÉE 4

### Révision « accord des participes passés »

La tour penchée de Pise est un des monuments les plus remarquables que les touristes aient vus en parcourant l'Italie ; autant ils ont éprouvé d'admiration devant l'élégance, la grâce tant vantée des arcades de cet édifice, autant ils en ont manifesté devant la curieuse inclinaison qu'il a présentée à leurs regards. Cette étrange tour, construite au XIII<sup>e</sup> siècle, l'architecte Bonamo l'avait conçue parfaitement verticale, mais des couches de terre glaise dans les profondeurs du sous-sol ont provoqué, dès les débuts de la construction, l'affaissement du terrain sableux sur lequel reposait la maçonnerie ; plusieurs fois même, à cause du peu de sécurité que l'entreprise avait révélé, les travaux ont dû être interrompus. La tour fut cependant achevée, mais de siècle en siècle s'était aggravée l'inquiétante inclinaison que l'on avait vue se produire peu à peu.

C'est pourquoi, vers mil huit cent quarante, furent exécutés les travaux de consolidation que l'on avait jugés nécessaires. Cependant cette consolidation n'eut pas tous les résultats qu'on en avait attendus et se révéla bientôt moins efficace qu'on ne l'aurait cru. Il y a quelques décennies, de nouveaux travaux furent décidés. Étant donné(e) la grande valeur artistique du monument, les ingénieurs se sont imposé l'obligation de n'altérer en rien l'aspect de l'édifice et se sont interdit, par prudence, d'accéder sous ses fondations. Avec toutes les précautions qu'ils ont pu, les ouvriers se sont servis de foreuses à pointe de diamant pour percer dans la maçonnerie de fondation des trous inclinés qu'ils ont remplis ensuite de lait de ciment injecté de telle manière que la couche sableuse s'en étant imprégnée se trouva transformée en un bloc très solide. On imagine l'habile patience qu'il a fallu à la technique moderne pour sauvegarder le précaire équilibre de la tour penchée de Pise.

(« La tour penchée de Pise » in GREVISSE Maurice et GOOSSE André, *La Force de l'orthographe*, éd. De Boeck, Bruxelles, 2004, pp. 158 - 159)

## DICTÉE 5

### L'histoire

Qu'est-ce que ces quatre-vingts ou même ces cent ans d'une vie à l'égard des siècles qui se sont succédé ? Admettons que, vu la facilité actuelle des communications, on parcoure précipitamment l'étendue tout entière de plusieurs États, cette surface ne représenterait qu'un point par rapport à l'univers.

L'histoire nous ouvre les tous des siècles et des régions. Elle nous montre les actions que des hommes ont accomplies et la gloire qu'elles leur ont value, les qualités qui les ont unis ainsi que les défauts et les faux-fuyants par lesquels ils se sont nui.

Nous concluons que l'histoire, concurremment avec l'éthique et la philosophie, forme notre esprit critique.

(D'après Rollin)

### Un exemple : Napoléon

Quant à Napoléon, cet empereur arrogant au masque romain, ce chef d'armée combatif qui a gagné presque autant de batailles qu'il en a livré, prodiguant çà et là secours et encouragements, cet homme agressif qui a constamment professé que, quelque pressantes et provocantes que paraissent les exigences de la destinée, les possibilités demeurent quasi infinies, cet aventurier reste l'un des plus étonnants génies qu'il y ait eu dans l'histoire.

A cause des antécédents de l'empereur, certains ont souhaité que l'accusé Napoléon fût absous. Néanmoins, dans deux mille ans ou davantage, peut-être l'ère napoléonienne ne sera-t-elle qu'une péripétie du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Peut-être enfin, cette lumière que l'on a vue apparaître dans une île du Levant pour s'éteindre dans une île du Couchant, le Petit Caporal ne sera-t-il qu'une figure mythique.

(D'après J. Bainville)

### Un exemple littéraire : Racine répond aux détracteurs de « Britannicus »

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus de résonances exubérantes ni plus de censeurs que la tragédie « Britannicus ». Quelques grands efforts que j'aie faits pour travailler cette pièce, il semble qu'autant, en dramaturge exigeant, je me suis appliqué à la rendre bonne, autant certaines gens se sont efforcés de la décrier : il n'y a point de cabale qu'ils n'aient machinée, point de critique dont ils ne se soient avisés.

Je n'ai pas présenté élégamment un soi-disant Néron trop cruel. Si mes détracteurs avaient relu Tacite, ne fût-ce que des passages succincts, ils se seraient aperçus de

leur erreur exorbitante : cet historien, en effet, nous convainc que, si Néron a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très méchant homme. Il est vrai aussi que le peu de discipline que le peuple avait gardé avait produit une anarchie plus lamentable encore que des auteurs ne l'ont affirmé.

(« De l'histoire à l'histoire littéraire » in GREVISSE Maurice et GOOSSE André, *La Force de l'orthographe*, éd. De Boeck, Bruxelles, 2004, pp.339 - 340)

## DICTÉE 6

On connaît l'expression figurée « être comme un poisson dans l'eau », qui signifie « être parfaitement à l'aise ». Sans doute les poissons ne se trouvent bien que dans l'eau, et les promeneurs qui, par les après-midi ensoleillés, les ont vus évoluer dans l'onde transparente se sont rendu compte du bien-être, de l'euphorie totale que semblent indiquer les mille va-et-vient de la gent à nageoires.

Il existe pourtant, dans les régions tropicales, un poisson qui ne se trouve bien que hors de l'eau. Tout étrange que paraît cette particularité, elle est attestée par plus d'un voyageur qui affirme l'avoir observée fréquemment. Le témoignage des naturalistes d'ailleurs nous convainc de son authenticité ; il nous apprend en outre que ce curieux poisson a été appelé périophtalme, à cause de la disposition de ses yeux qui saillent sur le dessus de la tête et qui sont mobiles en tous sens, de telle sorte qu'ils peuvent regarder dans quelque direction que ce soit.

Le périophtalme se plaît sur les racines des palétuviers bordant les côtes maritimes, ou dans les trous des berges marécageuses, ou dans toute autre retraite constamment rafraîchie par l'humidité du sol, mais il lui est impossible de respirer dans les eaux mêmes. Il n'hésite pas à plonger dans l'eau, soit qu'il veuille atteindre une proie qui se dérobe, soit qu'il fuie quelque danger, mais il ne saurait y vivre. C'est à terre qu'il cherche sa nourriture et qu'il se repose. Lorsqu'il nage, c'est en surface et il ne peut le faire longtemps ; comme l'on démontré des expériences faites en aquarium, après les quelques minutes qu'il a nagé, les mouvements de ses nageoires s'arrêtent et il se laisse couler ; si l'on veut empêcher qu'il ne meure asphyxié, il faut lui permettre de trouver quelque support, un morceau de bois par exemple, pour qu'il puisse s'y reposer.

(« Un poisson qui se noie » in GREVISSE Maurice et GOOSSE André, *La Force de l'orthographe*, éd. De Boeck, Bruxelles, 2004, p. 229)

## DICTÉE 7

Sans pour autant se montrer irascibles ni même acariâtres, d'aucuns se sont avoués marris de l'excessive publicité fâcheusement accordée à certaines vedettes internationales et ont vilipendé ardemment le professionnalisme, l'accusant de pourrir l'esprit du sport. Certes, les salaires faramineux (pharamineux) de quelques avants-centres abasourdissent les badauds et les montants exorbitants de certains transferts courroucent les sycophantes en pantoufles, leur provoquant des haut-le-corps. Les arrhes versées à un libero (libéro) puissamment inspiré ou à un gardien de but fréquemment providentiel sont le sujet de moult logorrhées populacières et fournissent aux folliculaires matière à rabâcher à l'envi dans leurs colonnes.

Sans vouloir ne fût-ce que vous immiscer dans la problématique du dopage, vous conviendrez que les grands événements sportifs sont de plus en plus fréquemment entachés par des contrôles positifs entraînant l'opprobre et la disqualification. Tartempion s'intéresse désormais davantage aux stéroïdes anabolisants qu'à l'enthousiasmante performance, à l'érythro-poïèse qu'aux féériques exploits. Quelles que soient les disciplines, la fraude sévit, inadmissible, et quelques impérieuses raisons médicales que l'entraîneur invoque ou quelque plausibles que soient les justifications de l'athlète (affecté par l'influenza, une rhinite, un catarrhe voire un début de coryza), l'atmosphère s'alourdit, le discrédit s'instaure, puis le désappointement sinon le désintérêt.

De loin en loin, on a l'heur de lire de vigoureux pamphlets censés dénoncer la blâmable mainmise de la Faculté (faculté) sur les séances d'entraînement des champions. Dans ces diatribes, si la kinésithérapie et les massages thérapeutiques trouvent grâce, l'utilisation abusive de toute substance illicite est toujours durement réprouvée. Aussi, nous, Belges, ne pouvons-nous qu'exulter en constatant que deux de nos compatriotes ont pu devenir les meilleures mondiales sur les courts tout en s'étant constamment gardées de la moindre déloyauté.

(« Les embûches des lauriers » d'André STAS, concours d'orthographe de la Province de Liège 2004)

## DICTÉE 8

Minuit sonnait à la Bourse, sous un ciel plein d'étoiles. A cette époque, les exigences d'une loi militaire pesaient encore sur les citadins et, d'après les injonctions relatives au couvre-feu, les garçons des établissements encore illuminés s'empressaient pour la fermeture.

Sur les boulevards, à l'intérieur des cafés, les papillons de gaz des girandoles s'envolaient très vite, un à un, dans l'obscurité. L'on entendait du dehors le brouhaha des chaises portées en quatuors sur les tables de marbre ; c'était l'instant psychologique où chaque limonadier juge à propos d'indiquer, d'un bras terminé par une serviette, les fourches caudines de la porte basse aux derniers consommateurs.

Ce dimanche-là sifflait le triste vent d'octobre. De rares feuilles jaunies, poussiéreuses et bruissantes, filaient dans les rafales, heurtant les pierres, rasant l'asphalte, puis, semblances de chauves-souris, disparaissaient dans l'ombre, éveillant ainsi l'idée de jours banals à jamais vécus. Les théâtres du boulevard du Crime où, pendant la soirée, s'étaient entre-poignardés à l'envi tous les Médicis, tous les Salviati et tous les Montefeltre, se dressaient, repaires du Silence, aux portes muettes gardées par leurs cariatides. Voitures et piétons, d'instant en instant, devenaient plus rares ; çà et là, de sceptiques falots de chiffonniers luisaient déjà, phosphorescences dégagées par les tas d'ordures au-dessus desquels ils erraient.

A la hauteur de la rue Hauteville, sous un réverbère, à l'angle d'un café d'assez luxueuse apparence, un grand passant à physionomie saturnienne, au menton glabre, à la démarche somnambulesque, aux longs cheveux grisonnants sous un feutre genre Louis XIII, ganté de noir sur une canne à tête d'ivoire et enveloppé d'une vieille huppelande bleu de roi, fourrée de douteux astrakan, s'était arrêté comme s'il eût machinalement hésité à franchir la chaussée qui le séparait du boulevard Bonne-Nouvelle.

Ce personnage attardé regagnait-il son domicile ? Les seuls hasards d'une promenade nocturne l'avaient-ils conduit à ce coin de rue ? Il eût été difficile de le préciser à son aspect. Toujours est-il qu'en apercevant tout à coup, sur sa droite, une de ces glaces étroites et longues comme sa personne – sortes de miroirs publics d'attenance, parfois, aux devantures d'estaminets marquants – il fit une halte brusque, se campa, de face, vis-à-vis de son image et se toisa, délibérément, des bottes au chapeau. Puis, soudain, levant son feutre d'un geste qui sentait son autrefois, il se salua non sans quelque courtoisie.

(Extrait de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, « Le désir d'être un homme », in *Contes cruels*, éd. 10/18, Paris, 1963, pp. 184-185)

## DICTÉE 9

- Moins cinq, dit Tchen.

Les hommes de son groupe attendaient. C'étaient tous des ouvriers des filatures, vêtus de toile bleue ; il portait leur costume. Tous rasés, tous maigres, tous vigoureux : avant Tchen, la mort avait fait sa sélection. Deux tenaient des fusils sous le bras, le canon vers la terre. Sept portaient des revolvers du *Shan-Tung* ; un, une grenade ; quelques autres en cachaient dans leurs poches. Une trentaine tenaient des couteaux, des casse-tête, des baïonnettes ; huit ou dix, sans aucune arme, restaient accroupis près de tas de chiffons, de touques à pétrole, de rouleaux de fil de fer. Un adolescent examinait comme des graines, de gros clous à tête large qu'il tirait d'un sac : « Sûrement plus hauts que les fers des chevaux... » La cour des Miracles, mais sous l'uniforme de la haine et de la décision.

Il n'était pas des leurs. Malgré le meurtre, malgré sa présence. S'il mourait aujourd'hui, il mourrait seul. Pour eux, tout était simple : ils allaient à la conquête de leur pain et de leur dignité. Pour lui... sauf de leur douleur et de leur combat, il ne savait pas même leur parler. Et le combat était là.

Ils se levèrent, sacs sur le dos, touques à la main, fil de fer sous le bras. Il ne pleuvait pas encore ; la tristesse de cette rue vide qu'un chien traversa en deux bonds, comme si quelque instinct l'eût prévenu de ce qui se préparait, était aussi profonde que le silence. Cinq coups de fusil partirent, dans une rue proche : trois ensemble, un autre, un autre encore. « Ça commence », dit Tchen. Le silence revint, mais il semblait qu'il ne fût plus le même. Un bruit de sabots de chevaux l'emplit, précipité, de plus en plus proche. Et, comme après un tonnerre prolongé le déchirement vertical de la foudre, toujours sans qu'ils vissent rien, un tumulte emplit d'un coup la rue, fait de cris emmêlés, de coups de fusil, de hennissements furieux, de chutes ; puis, pendant que les clameurs retombées s'étouffaient lourdement sous l'indestructible silence, monta un cri de chien qui hurle à la mort, coupé net : un homme égorgé.

(Extrait de MALRAUX André, *La Condition humaine*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris, 1971, pp. 90-91)

## DICTÉE 10

Il était en train de brouter une touffe de cresson dans un marigot lorsqu'il entendit de la musique. Irréelle, mais distincte, c'était une symphonie céleste, un chœur de voix cristallines qu'accompagnaient des accords de harpe et de viole de gambe. Robinson pensa qu'il s'agissait de la musique du ciel, et qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre, à moins qu'il ne fût déjà mort. Mais, en levant la tête, il vit pointer une voile blanche à l'est de l'horizon. Il ne fit qu'un saut jusqu'au chantier de l'*Évasion* où traînaient ses outils et où il eut la chance de retrouver presque aussitôt son briquet. Puis il se précipita vers l'eucalyptus creux. Il enflamma un fagot de branches sèches et le poussa dans la gueule béante qu'ouvrait le tronc au ras du sol. Un torrent de fumée âcre en sortit aussitôt, mais le vaste embrasement qu'il escomptait parut se faire attendre.

D'ailleurs à quoi bon ? Le navire avait mis le cap sur l'île et cinglait droit vers la Baie du Salut. Nul doute qu'il ne mouille à proximité de la plage et qu'une chaloupe ne s'en détache aussitôt. Avec des ricanements de dément, Robinson courait en tous sens à la recherche d'un pantalon et d'une chemise qu'il finit par retrouver sous la coque de l'*Évasion*. Puis il se précipita vers la plage, tout en se griffant le visage pour tenter de le dégager de la crinière compacte qui le couvrait. Sous une bonne brise nord-est, le navire gîtait gracieusement, inclinant toute sa voilure vers les vagues crêtées d'écume. C'était un de ces galions espagnols de jadis, destinés à rapporter à la mère patrie les gemmes et les métaux précieux du Mexique. Et il semblait à Robinson que les œuvres vives que l'on voyait maintenant chaque fois que le flot se creusait au-dessous de la ligne de flottaison étaient en effet de couleur dorée. Il portait grand pavois et, à la pointe du grand mât, claquait une flamme bifide, jaune et noire. A mesure qu'il approchait, Robinson distinguait une foule brillante sur le pont, le château de proue et jusqu'aux tillacs. Il semblait qu'une fête somptueuse y déroulat ses fastes. La musique provenait d'un petit orchestre à cordes et d'un chœur d'enfants en robes blanches groupés sur le gaillard d'arrière. Des couples dansaient noblement autour d'une table chargée de vaisselle d'or et de cristal. Personne ne paraissait voir le naufragé, ni même le rivage qui se trouvait maintenant à moins d'une encablure, et que le navire longeait après avoir viré de bord. Robinson le suivait en courant sur la plage. Il hurlait, agitait les bras, s'arrêtait pour ramasser des galets qu'il lançait dans sa direction. Il tomba, se releva, tomba encore. Le galion arrivait maintenant au niveau des premières dunes. Robinson allait se trouver arrêté par les lagunes qui succédaient à la plage. Il se jeta à l'eau et nagea de toutes ses forces vers le navire dont il ne voyait plus que la masse fessue du château arrière drapée de brocart. A l'un des sabords pratiqués dans l'encorbellement, une jeune fille était accoudée. Robinson voyait son visage avec une netteté hallucinante. Très jeune, très tendre, vulnérable, creusé déjà, semblait-il, il était cependant éclairé d'un sourire pâle, sceptique et abandonné. Robinson connaissait cette enfant. Il en était sûr. Mais

qui, qui était-ce ? Il ouvrit la bouche pour l'appeler. L'eau salée envahit sa gorge. Un crépuscule glauque l'entoura où il eut encore le temps de voir la face grimaçante d'une petite raie fuyant à reculons.

(Extrait de TOURNIER Michel, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris, 1991, pp. 40-41)

## DICTÉE 11

Par une aube d'hiver, son père l'avait juchée sur ses épaules, nubile et gracile, réveillée en sursaut dans la maison natale qui volait en éclats. Il avait perdu un œil dès la première flèche, le sang coulait le long de son cou et sur les mains de l'enfant. Des hommes debout sur leurs chevaux, le cimenterre haut. Les claies des gourbis qui s'écroulaient avec fracas au passage fulgurant de la cavalcade. Tombaient les toits, chaume, argile et poussière. Le martèlement continu des sabots. Le hennissement terrifiant des montures, la flamme volante de leur queue. Les frères du village qui fuyaient, oncles, cousins, voisins qu'on a connus très lents depuis toujours. Certains n'allaient pas bien loin : les pieds touchaient encore le sol que leurs têtes roulaient devant eux, tranchées d'un coup de glaive. Et, puissant, innombrable, dominant les bruits et les fureurs, la vie comme la mort, le chant ample des cavaliers. Il emplissait tout l'espace sonore, naissait de partout, montait jusqu'à la cime des arbres et des djebels, pour retomber avec paix sur la terre jonchée de cadavres et de mourants. Hineb n'en comprenait pas les paroles, qui n'étaient pas de sa langue maternelle. Mais, traversant sa terreur comme la lumière du soleil traverserait n'importe quel nuage, l'émotion était là, issue de chaque mot de ce chant. Sans savoir pourquoi, malgré sa souffrance et la désolation qui l'entourait, elle s'était mise à pleurer de joie. Deux mots s'étaient gravés dans son cerveau, tandis que son père haletait, bondissait en direction de la forêt : « *Allah akbar.* »

Le cours du temps s'était inversé. On dormait à présent le jour et on se remettait en marche dès que revenait la nuit. Elle, son père et quelques rescapés de la tribu des Far'oun. La mère de Hineb était restée là-bas, peut-être sous les décombres. Pas un baluchon. Rien qui rappelât le village et ce qu'on y mangeait jadis. Les glands des chênes, même verts. Les pousses quand les arbres bourgeonnaient. Les baies des buissons, lorsqu'il y en avait. Les racines extraites du sol avec les ongles et la patience. L'eau des sources et des torrents. Celle bourbeuse des rigoles. Le cataplasme de feuilles que le père portait en bandeau. Sa fièvre brûlante qui réchauffait le corps de Hineb. L'étoilée du ciel était un abîme.

(Extrait de CHRAÏBI Driss, *La Mère du printemps*, éd. Seuil, coll. Points, Paris, 1982, pp. 55-56)

## DICTÉE 12

Est-ce que vraiment elle renonçait à nouveau et abandonnait son ami ? Je ne pense pas que jamais, à cette époque, cette idée lui vînt. Elle avait aimé le paysan ; elle avait amassé en lui tous ses rêves ; ils n'étaient pas tous dispersés ; quelques-uns se mettaient encore à naître et que naguère elle n'eût même pas soupçonnés. Elle l'aimait encore. Ou le croyait. Un doute lui fût-il venu, elle l'eût écarté avec horreur, comme une mauvaise image. Jamais elle n'eût consenti à discuter à ce sujet avec elle-même, en ce moment.

Certains, parmi ses meilleurs amis, la jugeaient mal. Qu'elle n'assistât plus aux réunions du parti, qu'elle parût tout occupée d'elle-même, ils en accusaient son inconstance, sa légèreté. Ceux mêmes qui n'avaient jamais consenti à prendre au sérieux Santiago – cet anarchiste, ce romantique – témoignaient soudain d'un vif intérêt pour lui et blâmaient Pilar de l'abandonner. Mais pendant ces mois, elle implorait en vain l'administration pénitentiaire de lui laisser voir son ami, lui demandant pardon en secret de l'avoir méconnu.

Quand nous parlions ensemble, si je n'osais faire allusion à l'absent, c'est elle qui à tout instant le nommait : « Santiago disait... Santiago avait raison de dire... Je comprends seulement aujourd'hui ce que disait Santiago... » Et lorsque des lettres lui vinrent de la prison de Lille, il sembla qu'elle fût accablée de bonheur... Ces pauvres papiers qu'un censeur avait lus, paraphés, elle les regardait avec exaltation trembler dans ses mains ; elle n'osait entreprendre de les lire.

Non, elle voulait toujours aimer, elle aimait toujours Santiago. Mais elle admettait que de vivre en commun avec lui avait été une erreur, une faute, une manière de malentendu tragique. Que la destinée leur eût imposé cette épreuve, elle n'en formait, disait-elle, aucun regret. Au contraire, car on touche dans ces heures le fond de tous les dangers et si l'amour y survit, la tendresse, quelle preuve de leur force, quel gage de leur éternité ! Mais que son aventure appartînt décidément à l'esprit, elle n'en doutait plus. Et si les amants dont le songe est de se toucher sans cesse ne se peuvent tenir séparés sans souffrir mille morts, est-ce que ces unions d'âmes ne se fortifient point dans l'absence et ne s'avivent ? Chaque jour de séparation n'exalte-t-il point le bonheur de s'aimer ?

Justement, en pensant ainsi, elle croyait encore donner raison à Santiago. Santiago – cet obsédé – qui prenait de l'amour ce que le corps peut en donner, comme on mange ; qui mélangeait ce qu'en peut donner l'âme, avec sa foi, sa volonté de combattre pour elle et de s'y perdre : elle interprétait sa pensée comme un mépris du couple accolé – chose bourgeoise.

- L'amour de deux êtres comme nous, disait-elle maintenant, n'a rien à voir avec cette complicité abjecte qu'on appelle ménage. C'est une sorte de fraternité, de franc-maçonnerie de l'âme. Pour cela est-ce qu'il ne faut pas bien rester deux ?

Et elle croyait dire comme lui.

De cette ruse, elle ne s'en rendait pas compte. Par un effort de tout son esprit, elle se mettait en règle avec sa conscience exigeante. Quelle habileté elle employa pour se tromper elle-même ; avec quel courage refusa-t-elle de voir que sa race, son enfance, les mille radicules de sa vie passée s'insinuaient sourdement en elle, y laissaient des surgeons et revivaient dans ce bon sol. Avec quel triste courage. Ou quelle lâcheté.

(Extrait de PLISNIER Charles, *Faux Passeports*, éd. Labor, coll. Babel, Paris, 1991, pp. 96-97)

## DICTÉE 13

L'anatomiste tranche les cartilages avec une pince à os. Il déboîte les articulations, l'arbalète des clavicules au moyen d'un couteau boutonné. Le regard des étudiants plonge dans la cavité abdominale, où flottent les organes pareils à des agrumes de toutes formes, aux couleurs exotiques. Encore une fois, le voyeur pourrait s'étonner de la magnificence du spectacle, qui en apprivoise et censure l'horreur. Rien ne saurait égaler la perfection plastique de cette machine, la profusion multicolore de ses rouages, la netteté, la précision de leurs contours. Chacun porte donc en soi, à son insu, cette corne d'abondance ? Mais il lui faut mourir pour qu'elle apparaisse au grand jour. Un instant l'anatomiste s'interrompt dans son labeur. La sueur l'inonde. Sans doute veut-il aussi laisser ses élèves mesurer la terrible splendeur de ce paysage humain que l'œil ne pourrait épuiser, dont il ne saurait se rassasier, ce graphisme dont il s'efforce en vain de suivre les lignes, de parcourir les réseaux... Ses lunettes sont embuées. Sans doute est-il ému. Chacun retient son souffle. Malgré soi on voudrait emprunter au mort son hiératisme. Pour un instant encore, rien ne brouillera la topographie du corps ouvert. Puis ce sera la mise en pièces, le sanglant et didactique saccage. La putréfaction fera le reste. Durant quelques secondes, le temps d'un mirage, ce macchabée en déshérence, cet orphelin absolu, est apparu sous les espèces d'un seigneur. Décence de cette chair qui, d'être retournée, ne semble plus nue. Éclats bleutés de ses structures nobles. Silence torrentiel de ces viscères que leur exhumation aurait révélés telle la maquette d'une cité enfouie. Il faut manger des yeux ce chef-d'œuvre plus éphémère que le dessin tracé à la craie par un enfant sur le trottoir d'une rue d'Alt-Moabit. On aurait voulu que cela durât toujours. Qu'on fût consolé de la mort par le spectacle de la mort. Même celui-ci ne se prolongera pas. Il n'est pas que dans la vie que la beauté soit fugitive.

(Extrait de MERTENS Pierre, *Les Éblouissements*, éd. Seuil, coll. Points, Paris, 1987, pp. 53-54)

## DICTÉE 14

Un jour de la fin de la deuxième année, un fantôme remonta du trou, un effrayant visage de résurrection pileux et squalide. Le fils et la mère, demi-nus sous leurs haillons, apparurent ensuite. Et tous trois, leurs mains devant les yeux, avec cris inarticulés, déments, se mettaient à courir vers la maison des d'Huccorgne.

Le vieux gentilhomme, en sabots, bêchait un champ qui, dans la ruine du reste, l'aidait encore à nourrir les siens. Comme des primates sortis du hallier des temps, ils évoquaient l'effroi des créations primordiales, hâves, courbés, terribles, battant l'air de leurs bras, trébuchant sur d'obliques moignons ; parfois ils tombaient, obligés d'appuyer leurs paumes en terre pour se relever.

D'Huccorgne de loin cria :

- Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous vu ?

Jean-Chrétien demeurait un moment sans parler, puis levant la main, d'une voix qui parut monter des tumultueuses cavernes de *Misère* :

- Dieu !

Ce cœur simple et religieux qui, pendant un espace de temps suffisant à désespérer les plus coriaces héros, avait, toujours plus dénué, sans nulle aide que sa foi en les Miséricordes, affronté, dans les homicides arcanes, les terrifiants matins du monde, n'émit d'abord que cette vertigineuse parole. Ouvrier sanctifié par une incorruptible foi, il était descendu aux cryptes de la terre, aux muettes et insondables chapelles du Dieu de la Genèse comme un prêtre qui, avec des prières propitiatoires, requerrait le miracle de l'évidence de la grâce divine.

Dieu à la fin s'était révélé ; ils remontaient, secoués d'une épouvante sacrée, tout pâles de l'avoir vu apparaître ; et ce Jean-Chrétien qui, à travers le suspens des cataclysmes, n'avait pas connu la peur, à présent tremblait de tous ses membres pour ce visage de l'Eternel heurté dans la bure.

Il parla.

Une tranchée, tout à coup, en s'approfondissant, leur avait dénoncé une veine immense, des gisements fabuleux. A tâtons, les cheveux droits, se sentant mourir dans l'éperdûment de leur joie, ils avaient palpé et griffé de leurs ongles la houille grasse. Ils pleuraient, ils s'embrassaient, ils n'avaient plus conscience qu'ils vivaient. Ils étaient tombés ensuite à genoux et avaient prié. La mère, entrée avec les cheveux vivides et noirs dans la fosse, en ressortait grise, dans le coup de folie de la découverte. Elle les tirait à poignées et les ouvrait devant elle, sans pouvoir parler, les yeux égarés, restés là-haut aux parois rigides. La croyance mystique que leur pic, en mettant à jour le charbon, avait fait surgir un Dieu visible, subsistait chez tous trois et plus tard devint une tradition de famille.

(Extrait de LEMONNIER Camille, *La Fin des Bourgeois*, éd. Labor, coll. Espace Nord, Bruxelles, 1986, pp.28-29)

## DICTÉE 15

Lorsqu'on confronte *Mrs Dalloway*<sup>1</sup> à la *Recherche*<sup>2</sup>, ce sont d'abord les divergences qui éclatent ; la taille bien sûr, mais surtout les choix formels : la narration à la première personne, menée avec ce que Woolf qualifie d' « opiniâtreté », s'attachant à chaque objet (de la pensée, des sens, du sentiment) jusqu'à parvenir à « saturation », le didactisme aussi de Proust ont peu à voir avec ses propres instruments : l'ellipse, l'allusion, la condensation, la répétition suggestive, le rythme syncopé, et surtout la polyphonie. Le parti est pris d'un éclatement, d'une dissémination du récit, diamétralement opposés à la *Recherche*. L'exclusivité du « je » proustien ne s'oppose pourtant que superficiellement à la multiplicité des consciences orchestrées par Woolf : hostile à toute forme de privilège, la romancière distribue avec prodigalité cette fonction narrative, mais sa voix résonne uniment, quelle que soit la conscience qu'elle emprunte, et œuvre, omnisciente, à faire converger les différentes partitions en un même point. Ainsi la révélation finale, l'expérience spirituelle que fait la Clarissa de Woolf, dans un contexte identique à celle du narrateur dans *Le Temps retrouvé* (une retraite provisoire, solitaire, à l'écart de la réunion mondaine qui bat son plein à quelques mètres seulement), est-elle le fruit d'une omniscience, d'une empathie qui l'associe soudainement à Septimus, et lui permet de raconter sa mort en se l'appropriant. Woolf, en faisant de son héroïne une visionnaire et son égale, tourne la difficulté même qui se posait à Proust, au prix d'une entorse à la subjectivité du récit. La communication des grottes qu'elle creuse derrière chacun de ses personnages repose sur le même principe d'universalité que la singularité du narrateur proustien : chaque fois un point de vue unique anime une foule innombrable, relie obstinément leurs destins. En permettant à ses deux héros de se rejoindre par-delà la mort, Woolf accomplit une révolution comparable à celle qui fait converger le côté de Guermantes et celui de Swann. La quête d'une cohérence, associée chez Proust à la combinaison de deux itinéraires, de deux promenades, Woolf la tente quelquefois par le même moyen. Et on peut s'interroger sur la sonorité, volontaire ou non, du titre finalement préféré aux *Heures*. En même temps qu'elle écrit son roman, paraissent les traductions anglaises des premiers volumes de la *Recherche* : *Swann's Way*, *Guermantes's Way*,... *Mrs Dalloway*...

(Extrait de l'article de WOLKENTEIN Julie, « À l'ombre de Proust », in Magazine Littéraire, décembre 2004, n°437, pp. 54-55)

---

<sup>1</sup> L'auteur de cet article traite ici d'un roman de l'auteur anglaise Virginia Woolf.

<sup>2</sup> L'auteur parle ici de l'œuvre de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*.

## DICTÉE 16

Il semblerait qu'un théorème régit l'acceptation des traités européens par les citoyens : moins on en connaît le contenu et plus on vote en leur faveur, en particulier lorsqu'on est parlementaire. Et plus on les a lus et analysés, et moins on les approuve. Le 12 juin, les électeurs irlandais en ont-ils fait la démonstration en rejetant le traité de Lisbonne à une majorité de 53,4 % ? Ces courbes en sens contraire avaient en tout cas été vérifiées en France au printemps 2005, à l'occasion de la campagne du référendum de ratification de la « Constitution » européenne. Ses différents articles avaient été épluchés et débattus par les citoyens comme jamais des professions de foi ne l'avaient été dans une compétition électorale. Résultat : le 29 mai, 55 % de votes « non ». A l'inverse, la représentation nationale, dont la plupart des membres — si l'on en juge par leurs interventions publiques — n'avaient qu'une idée très vague de la teneur de ce texte, s'était auparavant massivement prononcée pour le « oui ». [...]

La polémique sur le mode de ratification du traité de Lisbonne n'est cependant que le symptôme visible et médiatisé d'un mal beaucoup plus profond : l'illégitimité démocratique de l'Union européenne. C'est seulement de manière très occasionnelle qu'il est évoqué par les responsables politiques des partis de gouvernement de tous bords et de tous pays. Comme s'ils craignaient que la mise en évidence de la moindre lézarde ne conduise à l'écroulement d'un édifice dans lequel ils ont tant investi, et hors duquel ils sont incapables de raisonner. Ainsi, à la manière du hérisson qui se met en boule et dresse tous ses piquants dans un réflexe d'autodéfense, la récente déclaration de principes du Parti socialiste français conjure par anticipation, comme s'il s'agissait d'une force démoniaque, toute tentation dissidente : « *Le Parti socialiste est un parti européen qui agit dans l'Union européenne, qu'il a non seulement voulue, mais, en partie, conçue et fondée.* » Quelques rares dirigeants ont cependant la parole plus libre, tel M. Jean-Claude Juncker, Premier ministre du Luxembourg et président de l'Eurogroupe, qui déclarait en juin 2006 : « *L'Europe n'est pas en panne au niveau des dirigeants, mais au niveau des peuples.* »

Cet aveu stupéfiant, mais lucide, est tellement en rupture avec le discours convenu que les collègues de M. Juncker ont jugé contre-productif de le commenter publiquement. Les adultes ne parlent pas des choses sérieuses devant les enfants... Les travaux de certains universitaires et chercheurs, y compris les plus personnellement favorables au projet européen existant, tranchent heureusement avec cette forme d'omerta. On peut difficilement faire plus « bruxellois » que la Fondation Robert Schuman. C'est pourtant dans *L'Etat de l'Union*, dont elle est coéditrice, que l'on peut trouver sous la plume de son directeur des études, Thierry Chopin, par ailleurs professeur au Collège d'Europe (Bruges), ces propos qui confirment ceux de M. Juncker : « *Née dans les années 1950, la construction européenne*

*est le produit d'une démarche fonctionnaliste qui s'est traduite par un système politique qui laisse peu de place au débat démocratique. La conviction d'agir pour le bien des peuples ne s'est pas accompagnée de leur association aux processus de décision.* » Tout se passe comme si les citoyens avaient regardé passer le train blindé des élites européennes sans être conviés à monter à bord, et sans même avoir envie de le faire.

(Extrait de l'article de CASSEN Bernard, « Des « Européens » hors-sol et hors classes », in Monde diplomatique, juillet 2008)

## DICTÉE 17

Le bifteck participe à la même mythologie sanguine que le vin. C'est le cœur de la viande, c'est la viande à l'état pur, et quiconque en prend, s'assimile la force taurine. De toute évidence, le prestige du bifteck tient à sa quasi-cruidité : le sang y est visible, naturel, dense, compact et sécable à la fois ; on imagine bien l'ambrosie antique sous cette espèce de matière lourde qui diminue sous la dent de façon à bien faire sentir dans le même temps sa force d'origine et sa plasticité à s'épancher dans le sang même de l'homme. Le sanguin est la raison d'être du bifteck : les degrés de sa cuisson sont exprimés, non pas en unités caloriques, mais en images de sang ; le bifteck est *saignant* (rappelant alors le flot artériel de l'animal égorgé), ou *bleu* (et c'est le sang lourd, le sang pléthorique des veines qui est ici suggéré par le violine, état superlatif du rouge). La cuisson, même modérée, ne peut s'exprimer franchement ; à cet état contre-nature, il faut un euphémisme : on dit que le bifteck est *à point*, ce qui est à vrai dire donné plus comme une limite que comme une perfection.

Manger le bifteck saignant représente donc à la fois une nature et une morale. Tous les tempéraments sont censés y trouver leur compte, les sanguins par identité, les nerveux et les lymphatiques par complément. Et de même que le vin devient pour bon nombre d'intellectuels une substance médiumnique qui les conduit vers la force originelle de la nature, de même le bifteck est pour eux un aliment de rachat, grâce auquel ils prosaïsent leur cérébralité et conjurent par le sang et la pulpe molle, la sécheresse stérile dont sans cesse on les accuse. La vogue du steak tartare, par exemple, est une opération d'exorcisme contre l'association romantique de la sensibilité et de la maladivité : il y a dans cette préparation tous les états germinants de la matière : la purée sanguine et le glaireux de l'œuf, tout un concert de substances molles et vives, une sorte de compendium significatif des images de la préparturition.

Comme le vin, le bifteck est, en France, élément de base, nationalisé plus encore que socialisé ; il figure dans tous les décors de la vie alimentaire : plat bordé de jaune, semelloïde, dans les restaurants bon marché ; épais, juteux, dans les bistros spécialisés ; cubique, le cœur tout humecté sous une légère croûte carbonisée, dans la haute cuisine ; il participe à tous les rythmes, au confortable repas bourgeois et au casse-croûte bohème du célibataire ; c'est la nourriture à la fois expéditive et dense, il accomplit le meilleur rapport possible entre l'économie et l'efficacité, la mythologie et la plasticité de sa consommation.

De plus, c'est un bien français (circonscrit, il est vrai, aujourd'hui par l'invasion des steaks américains). Comme pour le vin, pas de contrainte alimentaire qui ne fasse rêver le Français de bifteck. A peine à l'étranger, la nostalgie s'en déclare, le bifteck est ici paré d'une vertu supplémentaire d'élégance, car dans la complication

apparente des cuisines exotiques, c'est une nourriture qui joint, pense-t-on, la succulence à la simplicité. National, il suit la cote des valeurs patriotiques : il les renfloue en temps de guerre, il est la chair même du combattant français, le bien inaliénable qui ne peut passer à l'ennemi que par trahison. Dans un film ancien (*Deuxième Bureau contre Kommandantur*), la bonne du curé patriote offre à manger à l'espion boche déguisé en clandestin français : « Ah, c'est vous, Laurent ! Je vais vous donner de mon bifteck. » Et puis, quand l'espion est démasqué : « Et moi qui lui ai donné de mon bifteck ! » Suprême abus de confiance.

Associé communément aux frites, le bifteck leur transmet son lustre national : la frite est nostalgique et patriote comme le bifteck. *Match* nous a appris qu'après l'armistice indochinois, « le général de Castries pour son premier repas demanda des pommes de terre frites ». Et le président des Anciens Combattants d'Indochine, commentant plus tard cette information, ajoutait : « On n'a pas toujours compris le geste du général de Castries demandant pour son premier repas des pommes de terre frites. » Ce que l'on nous demandait de comprendre, c'est que l'appel du général n'était certes pas un vulgaire réflexe matérialiste, mais un épisode rituel d'approbation de l'ethnie française retrouvée. Le général connaissait bien notre symbolique nationale, il savait que la frite est le signe alimentaire de la « francité ».

(« Le bifteck et les frites » in BARTHES Roland, *Mythologies*, éd. Seuil, coll. Points, Paris, 1957, pp. 77-79)

## DICTÉE 18

Tout porte donc à croire que l'espèce humaine n'existait point dans les pays où se découvrent les os fossiles, à l'époque des révolutions qui ont enfoui ces os, car il n'y aurait eu aucune raison pour qu'elle échappât tout entière à des catastrophes aussi générales, et pour que ses restes ne se retrouvassent pas aujourd'hui comme ceux des autres animaux ; mais je n'en veux pas conclure que l'homme n'existait point du tout avant cette époque. Il pouvait habiter quelques contrées peu étendues, d'où il a repeuplé la terre après ces événements terribles ; peut-être aussi les lieux où il se tenait ont-ils été entièrement abîmés, et ses os ensevelis au fonds des mers actuelles, à l'exception du petit nombre d'individus qui ont continué l'espèce. Quoi qu'il en soit, l'établissement de l'homme dans les pays où nous avons dit que se trouvent des fossiles d'animaux terrestres, c'est-à-dire, dans la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, est nécessairement postérieur, non seulement aux révolutions qui ont enfoui ces os, mais encore à celles qui ont remis à découvert les couches qui les enveloppent, révolutions qui sont les dernières que le globe ait subies : d'où il est clair que l'on ne peut tirer ni de ces os eux-mêmes, ni des amas plus ou moins considérables de pierres ou de terres qui les recouvrent, aucun argument en faveur de l'ancienneté de l'espèce humaine dans ces divers pays.

Au contraire, en examinant bien ce qui s'est passé à la surface du globe depuis qu'elle a été mise à sec pour la dernière fois, et que les continents ont pris leur forme actuelle au moins dans leurs parties un peu élevées, l'on voit clairement que cette dernière révolution, et par conséquent l'établissement de nos sociétés actuelles ne peuvent pas être très anciens. C'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie, résultat d'autant plus précieux qu'il lie d'une chaîne ininterrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile.

En mesurant les effets produits dans un temps donné par les causes aujourd'hui agissantes, et en les comparant avec ceux qu'elles ont produits depuis qu'elles ont commencé d'agir l'on parvient à déterminer à peu près l'instant où leur action a commencé, lequel est nécessairement le même que celui où nos continents ont pris leur forme actuelle, ou que celui de la dernière retraite subite des eaux.

C'est en effet à compter de cette retraite que nos escarpements actuels ont commencé à s'ébouler, et à former à leur pied des collines de débris ; que nos fleuves actuels ont commencé à couler et à déposer leurs alluvions ; que notre végétation actuelle a commencé à s'étendre et à former du terreau ; que nos falaises actuelles ont commencé à être rongées par la mer ; que nos dunes actuelles ont commencé à être rejetées par le vent ; tout comme c'est de cette même époque que des colonies humaines ont commencé ou recommencé à se répandre, et à faire des établissements dans les lieux dont la nature l'a permis. Je ne parle point de nos volcans, non seulement à cause de l'irrégularité de leurs éruptions, mais parce que rien ne prouve

qu'ils n'aient pu exister sous la mer, et qu'ainsi ils ne peuvent servir à la mesure du temps qui s'est écoulé depuis sa dernière retraite.

(Extrait de CUVIER Georges, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes – Discours préliminaire*, éd. Flammarion, Paris, 1992, pp.122-123)

## DICTÉE 19

C'est le fait du moyen âge de mettre toujours en face le très haut et le très bas. Ce que nous cachent les poèmes, on peut l'entrevoir ailleurs. Dans ces passions éthérées beaucoup de choses grossières sont mêlées visiblement.

Tout ce qu'on sait des charmes et philtres que les sorcières employaient est très fantasque, et, ce semble, souvent malicieux, mêle hardiment des choses par lesquelles on croirait le moins que l'amour pût être éveillé. Elles allèrent aussi très loin, sans qu'il aperçût, l'aveugle, qu'elles faisaient de lui leur jouet.

Ces philtres étaient fort différents. Plusieurs étaient d'excitation, et devaient troubler le sens, comme ces stimulants dont abusent tant les Orientaux. D'autres étaient de dangereux (et souvent perfides) breuvages d'illusion qui pouvaient livrer la personne sans la volonté. Certains enfin furent des épreuves où l'on défait la passion, où l'on voulait voir jusqu'où le désir avide pourrait transposer les sens, leur faire accepter, comme faveur suprême et comme communion, les choses les moins agréables qui viendraient de l'objet aimé.

La construction si grossière des châteaux, tout en grandes salles, livrait la vie intérieure. A peine, assez tard, fit-on, pour se recueillir et dire des prières, un cabinet, le retrait, dans quelque tourelle. La dame était aisément observée. A certains jours, guettés, choisis, l'audacieux, conseillé par sa sorcière, pouvait faire son coup, modifier la boisson, y mêler le philtre.

Chose pourtant rare et périlleuse. Ce qui était plus facile, c'était de voler à la dame telles choses qui lui échappaient, qu'elle négligeait elle-même. On ramassait précieusement un fragment d'ongle imperceptible. On recueillait avec respect ce que laissait tomber son peigne, un ou deux de ses beaux cheveux. On le portait à la sorcière. Celle-ci exigeait souvent (comme font nos somnambules) tel objet fort personnel et imbu de la personne, mais qu'elle-même n'aurait pas donné, par exemple, quelques fils arrachés d'un vêtement longtemps porté et sali, dans lequel elle eût sué. Tout cela, bien entendu, baisé, adoré, regretté. Mais il fallait le mettre aux flammes pour en recueillir la cendre. Un jour ou l'autre, en revoyant son vêtement, la fine personne en distinguait la déchirure, devinait mais n'avait garde de parler et soupirait... Le charme avait eu son effet.

(Extrait de MICHELET Jules, *La Sorcière*, éd. GF Flammarion, Paris, 1966, pp. 119-120)

## DICTÉE 20

A en juger par les réactions passionnées que ce livre a suscitées – et qui m’ont, je l’avoue, surprise – la maternité est encore aujourd’hui un thème sacré. L’amour maternel est toujours difficilement questionnable et la mère reste, dans notre inconscient collectif, identifiée à Marie, symbole de l’indéfectible amour oblatif.

Si de nombreux lecteurs m’ont manifesté leur sympathie, si certains spécialistes des disciplines concernées ont bien voulu exprimer leur intérêt, ou leur approbation, j’ai reçu en revanche un certain nombre de critiques, toutes centrées autour de la même question : le philosophe a-t-il le droit de trancher de l’existence ou de l’inexistence d’un instinct, quel qu’il soit ? Ne faut-il pas laisser au biologiste le soin de répondre à la question ? Certains, se souvenant que d’éminents biologistes avaient déjà conclu à la remise en cause globale de la problématique de l’instinct chez l’homme, me firent savoir que mon travail n’avait plus grand intérêt. D’autres, au contraire, pour lesquels le problème n’est toujours pas résolu, jugèrent impossible de le traiter sans s’intéresser aux deux hormones du maternage : la prolactine et l’ocytocine. D’autres enfin trouvèrent inadmissible d’utiliser l’histoire pour soutenir une thèse qui ne relevait ni de la compétence du philosophe ni de celle de l’historien. Tous ces critiques me reprochaient donc d’outrepasser de façon intolérable les limites de ma discipline.

Mais au fait, quelles sont les limites de la philosophie ? Et à quoi sert ce discours, spécialisé en rien et qui se mêle de tout, sinon justement à questionner à nouveau les vérités acceptées et à analyser tous systèmes de pensées ? Peut-on interdire au philosophe de réfléchir sur les présupposés de la biologie ou de l’histoire, alors que l’on sait bien que là se noue toute la problématique de la nature et de la culture ? Pourquoi se verrait-il déclarer inapte à lire l’histoire et à interpréter des comportements dès l’instant qu’il est en possession des mêmes matériaux que l’historien ?

Certes le philosophe ne fait pas avancer la science puisqu’il n’apporte pas de documents ou de faits nouveaux à la collectivité scientifique, mais faut-il considérer son travail comme nul et non avenu s’il entreprend, plus modestement, de faire reculer les préjugés ?

Cependant, parmi toutes les critiques qui me furent adressées, certaines m’ont paru nécessaires et constructives. J’ai parfois péché par imprécision ou omission. Fallait-il céder, par exemple, au plaisir de titrer la première partie : « L’Amour absent » ? Tant de lecteurs s’y sont laissé prendre – même parmi les mieux attentionnés – qu’il faut bien battre sa coulpe. Je n’ai jamais dit que l’amour maternel est une invention du XVIIIe siècle ; j’ai même, à plusieurs reprises dans ce livre, souligné le contraire. Mais le titre pouvait laisser croire, au lecteur pressé, que tel était bien mon propos. Je voulais seulement dire qu’une société qui ne valorise pas un sentiment peut l’éteindre ou l’étouffer au point de l’anéantir complètement dans de nombreux

cœurs. Et non qu'une telle société rendait impossible tout amour maternel – ce qui aurait été absurde.

(Extrait de BADINTER Elisabeth, « Préface à l'édition de 1980 », *L'Amour en plus*, Le Livre de poche, Paris, 1980, pp. 9-11)

# Textes à corriger

## Texte 1

**Vous devez trouver au moins cent fautes dans ce texte. Toutes ne sont pas des fautes d'orthographe au sens strict, certaines sont des fautes de style, des pléonasmes ou même des mots familiers à éviter (qui ne sont pas comptés dans la centaine de fautes !).**

Au niveau lexical, ce texte ne semble pas un texte spécial, mais la correction fait ressortir les erreurs ! En visionnant ces phrases, vous verrez que les fautes sont omniprésentes, qu'il y a des tas d'erreurs! Nombre de fautes sont patente mais trouvez en aux moins une centaine!

Le progrès génère des effets pervers tels qu'il faut stopper certaines nouvelles innovations afin de solutionner ces questions. Énormément de gens le pensent et admet qu'il soit peut être tard pour en prendre consciences. Dans la conjecture actuelle et dans notre société contemporaine, en temps qu'être humain, j'y pense quelque fois en détails. Évidemment, cela me stresse, je suis emprunt de nostalgie.

A ce point de vues, il y a des différences d'opinion. Mais des solutions de facilités, de toutes façons et de tous temps, il y en a peu. Celle la plus ordinaire, c'est de pas penser, même si elle est dénuée de la poésie.

Certains se sont fait les champions de cet cause. Ceux sont eux qui oublie mais, en faits, c'est une toute autre histoire. S'ils se contentent seulement de l'oubli, alors il faut mieux prévoir à l'avance un échec. Vis-à-vis eux, cette question, nous la considérons de essentielle. En définitif, il n'en n'est pas ainsi et, sans doutes, l'oubli n'arrivera pas aussi.

D'autres boivent pour oublié et ils vont de paire avec les précédants; il est compréhensif qu'ils se préfèrent volontiers. Des gens survivants à cet abrutissement, y en a t'il ? Chaque est réduit au néant, s'il on peut dire. Ayant abuser du brouilly, fatalement il confonds audimat et audimètre, graphomanie et graforée... Il ne recherche pas les faits concrets, ne va pas au delà de l'apparence extérieure. Et ce contente de l'oubli et de la rêverie qu'il s'est acheté à moindre frais. Bien qu'il soye présent, il ne répond pas mais il croit à tout se qu'il entend. Les gens qu'il a entendu crier, par contre il les ignore ! Ne parlons pas du beauf balaises en battle-dress, barjo flingueur de gonzesses, qui devient foldingues de la gonflette... Si nous ne lui en empêchons pas, il tentera à le faire, sans tirer de leçon sur son expérience.

Ne croyez pas ni les uns ni les autres ! Le facteur réflexion, ça conte ! La plupart admet que notre richesse soit notre esprit. La voyage aide aussi, mêmes si on vie bien dans sa ville. Pour se promener de villes en villes, on apprécie les moyens de transports, car les paysages sont de beaux œuvres d'arts. Cela me rappel de jolis souvenir. quelles journées exceptionnelles, j'ai vécu ! S'ils suffisaient qu'on conserve ces souvenirs... Il ne se passe pas de jours sans que l'état de chose empire ! Pour se faire, pourquoi pas essayer une autre alternative ?

## Corrigé du texte 1

**Note: les accolades représentent un mot supprimé**

Au plan lexical, ce texte ne semble pas un texte particulier, mais la correction souligne les erreurs ! En visualisant ces phrases, vous verrez que les fautes sont très nombreuses, qu'il y a quantité d'erreurs ! Nombre de fautes sont patentes mais trouvez-en au moins une centaine !

Le progrès engendre des effets pervers tels qu'il faut arrêter certaines {} innovations afin de résoudre ces questions. Beaucoup de gens le pensent et admettent qu'il est peut-être tard pour en prendre conscience. Dans la conjoncture actuelle et dans notre société {}, en tant qu'être humain, j'y pense quelquefois en détail. Évidemment, cela m'angoisse, je suis empreint de nostalgie.

À ce point de vue, il y a des différences d'opinions. Mais des solutions de facilité, de toute façon et de tout temps, il y en a peu. {} La plus ordinaire, c'est de ne pas penser, même si elle est dénuée de {} poésie.

Certains se sont fait les champions de cette cause. Ce sont eux qui oublient mais, en fait, c'est une toute autre histoire. S'ils se contentent {} de l'oubli, alors il vaut mieux prévoir {} un échec. Vis-à-vis d'eux, cette question, nous la considérons comme essentielle. En définitive, il n'en {} est pas ainsi et, sans doute, l'oubli n'arrivera pas non plus.

D'autres boivent pour oublier et ils vont de pair avec les précédents; il est compréhensible qu'ils se préfèrent {}. Des gens survivant à cet abrutissement, y en a-t-il ? Chacun est réduit à néant, si l'on peut dire. Ayant abusé du brouilly, fatalement il confond Audimat et audimètre, graphomanie et graphorrhée... Il ne recherche pas les faits {}, ne va pas au-delà de l'apparence {}. Et se contente de l'oubli et de la rêverie qu'il s'est achetées à moindres frais. Bien qu'il soit présent, il ne répond pas mais il croit {} tout ce qu'il entend. Les gens qu'il a entendus crier, par contre il les ignore ! Ne parlons pas du beauf balaise en battle-dress, barjo flingueur de gonzesses, qui devient foldingue de la gonflette... Si nous ne l'en empêchons pas, il tentera de le faire, sans tirer de leçon de son expérience.

Ne croyez {} ni les uns ni les autres ! La composante réflexion, ça compte ! La plupart admettent que notre richesse est notre esprit. Le voyage aide aussi, même si on vit bien dans sa ville. Pour se promener de ville en ville, on apprécie les moyens de transport, car les paysages sont de belles œuvres d'art. Cela me rappelle de jolis souvenirs. Quelles journées exceptionnelles, j'ai vécues ! S'il suffisait que l'on conserve ces souvenirs... Il ne se passe pas de jour sans que l'état de choses empire ! Pour ce faire, pourquoi ne pas essayer une autre possibilité ?

[http://www.synapse-fr.com/tests\\_jeux\\_exemples/test\\_d%27orthographe.htm](http://www.synapse-fr.com/tests_jeux_exemples/test_d%27orthographe.htm)

## Texte 2

Je me rappelle un des plus amusant conte de fée que j'ai lue ; j'en ai beaucoup lus et je les ai toujours aimés.

Un roi avait trois fils. Il les avaient envoyés au hasart pour lui raporté des merveilles des pays lointains, leurs disant que celui dont le présent serait le plus extraordinaire lui succéderaient sur le trone. Le plus jeune, celui que le conteur favorise évidemment, apporte une noix ; ses frères sourient dédaigneusement. On casse la noix : il en sors une noisette, qui renferme un poids, qui renferment une graine de chènevis, qui renferme une graine de lin. On ouvre cette graine de lin, et l'on tire une pièce de toile de vingts aunes de long et d'avantage.

Et bien ! mon ami, toi qui admire cette merveille et qui la trouve sans doutes forte étrange, considères bien le sens caché de ce conte de fée. Voici une petite graine de lin ; met-la en terres : il en sortiras une belle plante avec des feuilles et de petites fleurs bleues tendres, puis cinq ou six-cent graines d'où sortirons cinq ou six-cent plante. Cette seule petite graine contient pour toujours des générations infinis de plantes semblables avec leur tige, leur feuille et leur corole. Tu la mes en terre aujourd'hui : et bien ! tout les hommes qui couvrent le globe, quelques soient leur puissance et leurs richesses, seront morts qu'il continura à sortir de cette graine, toute humble qu'elle paraît, des milles et des milles graines semblables qui engendreront à leurs tours mille et mille plantes de lins.

Imagines maintenant combien d'aulnes de toiles on en aura tiré...

## Corrigé du texte 2

Je me rappelle un des plus amusants contes de fées que j'aie lus ; j'en ai beaucoup lu et je les ai toujours aimés.

Un roi avait trois fils. Il les avait envoyés au hasard pour lui rapporter des merveilles des pays lointains, leur disant que celui dont le présent serait le plus extraordinaire lui succéderait (succèderait) sur le trône. Le plus jeune, celui que le conteur favorise évidemment, apporte une noix ; ses frères sourient dédaigneusement. On casse la noix : il en sort une noisette, qui renferme un pois, qui renferme une graine de chènevis, qui renferme une graine de lin. On ouvre cette graine de lin, et l'on tire une pièce de toile de vingt aunes de long et davantage.

Eh bien ! mon ami, toi qui admires cette merveille et qui la trouves sans doute fort étrange, considère bien le sens caché de ce conte de fées. Voici une petite graine de lin ; mets-la en terre : il en sortira une belle plante avec des feuilles et de petites fleurs bleu tendre, puis cinq ou six cents (six-cents) graines d'où sortiront cinq ou six cents plantes. Cette seule petite graine contient pour toujours des générations infinies de plantes semblables avec leurs tiges, leurs feuilles et leurs corolles. Tu la mets en terre aujourd'hui : eh bien ! tous les hommes qui couvrent le globe, quelles que soient leur puissance et leurs richesses, seront morts qu'il continuera à sortir de cette graine, tout humble qu'elle paraît (paraît), des mille et des mille graines semblables qui engendreront à leur tour mille et mille plantes de lin.

Imagine maintenant combien d'aunes de toile on en aura tirées...

(« Un conte bleu » in GREVISSE Maurice et GOOSSE André, *La Force de l'orthographe*, éd. De Boeck, Bruxelles, 2004, pp. 198 - 199)

### Texte 3

S'il est vrai que Rome et Florence furent de tous temps visités par les gentlemen de tous les pays pour leurs passés, leurs monuments, et pour les chefs-d'œuvres de leur musée, capitales de l'esprit et de la culture, Paris ne fût pas moins, au court des âges, apprécié des amateurs d'art. Au début de ce Siècle, à Saint-Rémi-Sur-Saône, situé en saône-supérieure, au demeurant une charmante petite ville, le notaire se piquait de compté parmi de tels gens qui, habituées dès l'enfance à vivre dans un cadre choisi, ont l'instinct du beau. Les mardis et vendredis de chaque semaine, il trouvait sur son écritoire laqué, dans un courrier abondant où se mêlait parfois des timbres-poste évocateurs d'antipodes inconnues, une revue qui faisait ses délices assurées : c'était, imprimés des avants-veilles, les « mémoires des Antiquaires de Paris », un périodique luxueux. Ces jours-là, tout en suçant machinalement quelques réglisses retrouvées au fond de sa poche pour appaiser la brûlure des ses aphtes mal cicatrisées, il tournait avec gourmandise les pages évocatrices.

Ses yeux au cerne bistré accusaient sa fatigue de miope mais il n'en avait cure : oubliants les soldes impayées, les ares versées en vain et dix-milles autres pensums dont la mémoire auraient pu l'accablé, le bon-homme consultait fébrilement l'éphéméride posée sur le bureau et supputait chaque fois la date où il verrait enfin au Musée du Louvre les Davids, les Ingres, les Delacroix dont il rêvait dans sa lointaine province. Il fermait son étude les lundis et pouvait ainsi libérer deux jours, relâche calculé au plus juste car le voyage en chemins de fer était long à cette époque lointaine. Il fallait aussi compté avec les desiderata et les contres-ordres toujours possibles d'une épouse tyrannique qui voudrait l'accompagner, ne serais-ce que pour aller voire les bijoux de la rue de la paix et pour entendre plusieurs grands-messes dans diverses églises ; elle adorait les pleins-chants. Comment concilier tous ses contretemps et fréquenter à la fois les gardien-chef des musées et les bedauds de nos Basiliques ? Aussi notre homme cherchait-il quelques échappatoires pas trop usées qui lui permit d'assurer ses arrières.

### Corrigé du texte 3

S'il est vrai que Rome et Florence furent de tout temps visitées par les gentlemen de tous les pays pour leur passé, leurs monuments, et pour les chefs-d'œuvre de leurs musées, capitale de l'esprit et de la culture, Paris ne fut pas moins, au cours des âges, apprécié des amateurs d'art. Au début de ce siècle, à Saint-Rémi-sur-Saône, situé en Saône-Supérieure, au demeurant une charmante petite ville, le notaire se piquait de compter parmi de telles gens qui, habitués dès l'enfance à vivre dans un cadre choisi, ont l'instinct du beau. Les mardi et vendredi de chaque semaine, il trouvait sur son écritoire laquée, dans un courrier abondant où se mêlaient parfois des timbres-poste évocateurs d'antipodes inconnus, une revue qui faisait ses délices assurées : c'était, imprimés des avant-veilles, les « Mémoires des antiquaires de Paris », un périodique luxueux. Ces jours-là, tout en suçant machinalement quelques réglisses retrouvées au fond de sa poche pour apaiser la brûlure des ses aphtes mal cicatrisés, il tournait avec gourmandise les pages évocatrices.

Ses yeux aux cernes bistrés accusaient sa fatigue de myope mais il n'en avait cure : oubliant les soldes impayés, les arrhes versées en vain et dix mille autres pensums dont la mémoire aurait pu l'accabler, le bonhomme consultait fébrilement l'éphéméride posée sur le bureau et supputait chaque fois la date où il verrait enfin au musée du Louvre les Davids, les Ingres, les Delacroix dont il rêvait dans sa lointaine province. Il fermait son étude les lundis et pouvait ainsi libérer deux jours, relâche calculé au plus juste car le voyage en chemin de fer était long à cette époque lointaine. Il fallait aussi compter avec les desiderata et les contre-ordres toujours possibles d'une épouse tyrannique qui voudrait l'accompagner, ne serait-ce que pour aller voir les bijoux de la rue de la Paix et pour entendre plusieurs grand-messes dans diverses églises ; elle adorait les plains-chants. Comment concilier tous ses contretemps et fréquenter à la fois les gardiens-chefs des musées et les bedeaux de nos basiliques ? Aussi notre homme cherchait-il quelque échappatoire pas trop usée qui lui permît d'assurer ses arrières.

(« Le voyage à Paris » in JACQUENOD Raymond, *Champion d'orthographe*, éd. de la Seine, Paris, 2006, p. 38-39)

## Texte 4

Quoi que les diverses taches qu'il s'était imposé ne lui eussent pas laissé quantité de loisirs, ce sportif dont tout le monde parlait, si tôt qu'il avait pu disposer de quelques heures, les avaient toutes entières consâcrées à ces artropodes s'y attachant que sont les insectes.

Grâce à son engouement, la ville de Franche-Comté qui l'avait encouragé s'était alors octroyé un budget spécial destiné à la fondation d'une maison d'entomologie, mi museum, mi laboratoire. Tels Charles Darwin, Johann Christian Fabricius, Maurice Maeterlinck, notre entomologiste, renommé à plusieurs titres, avait suscité l'admiration des Francs-Comtais néo-phytes et renforcé la passion des initiés... à tel point que la ville ne pouvait plus espéré fixer ailleurs l'attention de ses habitants. En dépît des clubs de jiu jitsu, d'une pinacothèque, nouvelle-née, des cinémas mis à leur disposition, rien ne parvenait à supplanter le museum des insectes !

Curieux et fascinant museum ! On n'y trouvait des specimens du monde entier : du Venezuela au Zaire en passant par la Libye et le Mozanbique. Exceptées les arachnides, cela va de soie, l'ordre des coléoptères était représenté notamment par des lucanes, ou cerfs volants ; les archyptères, par des termites bien épinglées, les hyménoptères, par des tentrèdes, très courants sur les peupliers ou les poiriers ; les diptères, par des anophèles. Impossible d'énumérer ici tous les ordres et espèces figurants dans les vitrines...

Ainsi ce sportif hors du commun avait-il mis en scène cette fantastique saga - d'environ quinze mille cinq cents sujets répertoriés - préparée dans les coulisses féériques de son laboratoire, parmi des flacons de cyanure, des ampoules de créosote, de nombreux volumes de l'oeuvre de Buffon, des bocaux de couleur jaune ambré où reposaient des chrysalides vouées à une éclosion prochaine...

Et si parfois il lui incombait de guider un groupe, à l'issu d'une visite quasi-accélérée et quelque fut l'importance des pièces que naguère vous y voyez exposée, il attirait l'attention de tous vers son lieu de prédilection, où était reconstitué, sous-verre, le duo illustrissime de la littérature française, "La Cigale et la Fourmi ", sous les traits d'automattes de charmes vêtus de plusieurs velours bleus sombres chamarrés d'or et de soeries mêlées et châtoyantes.

## Corrigé du texte 4

Quoique les diverses tâches qu'il s'était imposées ne lui eussent pas laissé quantité de loisirs, ce sportif dont tout le monde parlait, sitôt qu'il avait pu disposer de quelques heures, les avait tout entières consacrées à ces arthropodes si attachants que sont les insectes.

Grâce à son engouement, la ville de Franche-Comté qui l'avait encouragé s'était alors octroyé un budget spécial destiné à la fondation d'une maison d'entomologie, mi-muséum, mi-laboratoire. Tels Charles Darwin, Johann Christian Fabricius, Maurice Maeterlinck, notre entomologiste, renommé à plusieurs titres, avait suscité l'admiration des Franch-comtois néophytes et renforcé la passion des initiés... à tel point que la ville ne pouvait plus espérer fixer ailleurs l'attention de ses habitants. En dépit des clubs de jiu-jitsu, d'une pinacothèque nouveau-née, des cinémas mis à leur disposition, rien ne parvenait à supplanter le muséum des insectes !

Curieux et fascinant muséum ! On y trouvait des spécimens du monde entier : du Venezuela au Zaïre en passant par la Libye et le Mozambique. Excepté les arachnides, cela va de soi, l'ordre des coléoptères était représenté notamment par des lucanes, ou cerfs-volants ; les archiptères, par des termites bien épinglés, les hyménoptères, par des tenthredes, très courantes sur les peupliers ou les poiriers ; les diptères, par des anophèles. Impossible d'énumérer ici tous les ordres et espèces figurant dans les vitrines...

Ainsi ce sportif hors du commun avait-il mis en scène cette fantastique saga - d'environ quinze mille cinq cents sujets répertoriés - préparée dans les coulisses féeriques de son laboratoire, parmi des flacons de cyanure, des ampoules de créosote, de nombreux volumes de l'œuvre de Buffon, des bocaux de couleur jaune ambré où reposaient des chrysalides vouées à une éclosion prochaine...

Et si parfois il lui incombait de guider un groupe, à l'issue d'une visite quasi accélérée et quelle que fût l'importance des pièces que naguère vous y voyiez exposées, il attirait l'attention de tous vers son lieu de prédilection, où était reconstitué, sous verre, le duo illustrissime de la littérature française, " La Cigale et la Fourmi ", sous les traits d'automates de charme vêtus de plusieurs velours bleu sombre chamarrés d'or et de soieries mêlées et chatoyantes .

(« Un sportif passionné d'entomologie » in Bernard Pivot, *Le livre de l'orthographe*, éd. Hatier, Paris, 1989)

## Texte 5

C'était un de ces dimanches de février qu'un soleil magnanime, dans un ciel kobalt, tiédit entre deux congères à demi-fondues. Quelques amis et moi-même, bande de rats des villes, avons pris la clé des champs pour une partie de pêche blanche.

Parvenus en des lieux lacustres, nous nous sommes rendus compte que nous ne pêchions pas par excès d'originalité : un aggloméra de bicoques bigarrées, véritable hameau hivernal, s'étaient formées sur le lac gelé. Notre fantasme artique se révélait étonnamment surpeuplé !

Engoncés, dans nos anoraks, soufflants dans nos mouffles doublés, nous avons vaillamment appâté nos lignes, munis de patience... et de caféine ! Nous baillons aux corneilles à qui mieux mieux, lorsqu'une première touche nous a faits tressauter. Hélas ! notre sommité de service - professeur de biologie - décréta sans ambage notre prise immangeable. Qu'à cela ne tienne, une autre ligne bringbalait déjà... Mais l'enthousiasme fut éfémère.

Car des heures durant, nous avons ainsi capturé maints poissons du même pedigree rédibhitoire, les envoyants d'emblée rejoindre le benthos, tandis que les truites arcs-en-ciel, ouananiches et corégones tant désirées nous boudaient résolument.

Transis et enchiffrenés, nous avons finalement pris nos clics et nos clacs. Au chalet où nous rapportions nos lignes amberlificotées, nous en sommes restés cois : se que, péremptoire, notre pseudo-expert en halieutique avait qualifié de vile fretin s'avérait, au dire de tous, un régal en matelotte !

Laissant derrière nous la pourvoirie et les qu'en-dira-t-on, nous recueillîmes l'aveu de notre ichtyologiste de basar, qui recouvrait tout à coup la mémoire : quelques temps auparavant, il avait dû rédiger, sur le dit poisson une fiche pédagogique ! Grâce à une tournée de gewurztraminer et de notre lambic préféré, il fut absous... et ne pêche aujourd'hui qu'au rayon des surgelés !

## Corrigé du texte 5

C'était un de ces dimanches de février qu'un soleil magnanime, dans un ciel cobalt, tiédit entre deux congères à demi fondues. Quelques amis et moi-même, bande de rats des villes, avons pris la clé des champs pour une partie de pêche blanche.

Parvenus en des lieux lacustres, nous nous sommes rendu compte que nous ne pêchions pas par excès d'originalité : un agglomérat de bicoques bigarrées, véritable hameau hivernal, s'était formé sur le lac gelé. Notre fantasme arctique se révélait étonnamment surpeuplé !

Engoncés, dans nos anoraks, soufflant dans nos moufles doublées, nous avons vaillamment appâté nos lignes, munis de patience... et de caféine ! Nous bayions aux corneilles à qui mieux mieux, lorsqu'une première touche nous a fait tressauter. Hélas ! notre sommité de service - professeur de biologie - décréta sans ambages notre prise immangeable. Qu'à cela ne tienne, une autre ligne brimbalait déjà... Mais l'enthousiasme fut éphémère.

Car des heures durant, nous avons ainsi capturé maints poissons du même pedigree rédhibitoire les envoyant d'emblée rejoindre le benthos, tandis que les truites arc-en-ciel, ouananiches et corégones tant désirés nous boudaient résolument.

Transis et enchifrenés, nous avons finalement pris nos cliques et nos claques. Au chalet où nous rapportions nos lignes emberlificotées, nous en sommes restés cois : ce que, péremptoire, notre pseudo-expert en halieutique avait qualifié de vil fretin s'avérait, au dire de tous, un régal en matelote !

Laissant derrière nous la pourvoirie et les qu'en-dira-t-on, nous recueillîmes l'aveu de notre ichtyologiste de bazar, qui recouvrait tout à coup la mémoire : quelque temps auparavant, il avait dû rédiger, sur ledit poisson une fiche pédagogique ! Grâce à une tournée de gewurztraminer et de notre lambic préféré, il fut absous... et ne pêche aujourd'hui qu'au rayon des surgelés !

(« Prises et méprises » de Guillaume Vigneault, Dictée des Amériques 2005)

## CORRECTIONS DES TEXTES A TROUS

### En avant la musique

On dit d'elle qu'elle adoucit les mœurs. Elle existe depuis au moins (1)quatre mille cinq cents ans, et la plupart des civilisations lui (2)ont accordé une place de choix dans leur vie culturelle. (3)Excepté les sourds de naissance, tous en ont déjà fait l'expérience. Les humains, (4)quelles que soient leurs origines, se sentent bien et parfois (5)même euphoriques lorsqu'ils l'entendent. Souvent l'un des premiers symboles (6)bannis dans les régimes totalitaires, elle représente une forme de liberté pour bien des peuples autrefois asservis. De qui ou de quoi s'agit-il? De la musique, bien sûr!

Rares sont ceux qui la (7)décristeraient : en effet, la musique (8)concourrait de plusieurs manières au bien-être de l'individu comme de la société. Selon des études scientifiques, elle (9)pourrait les enfants d'habiletés précoces en lecture. Chez les jeunes et les moins jeunes, elle (10)prévaudrait contre l'ennui et elle (11)promouvrait la bonne humeur. Sous son influence, les airs les plus tristes se (12)mueraient en sourires.

De nos jours, on la retrouve littéralement partout, des ascenseurs aux stades en passant par les boutiques. Toutes les sphères de la vie sociale se la sont (13)appropriée: même les publicitaires s'en sont (14)emparés pour mieux faire vendre leurs produits. Les événements heureux comme malheureux en sont (15)ponctués. Les organisateurs de soirées réussies l'ont (16)choisie avec soin en fonction de l'ambiance qu'ils ont (17)voulu créer. Les plus jeunes se déplacent soir et matin avec leurs chanteurs préférés, dont ils ont (18)téléchargé les chansons sur leur baladeur.

Grâce à son infinie variété, elle ne peut que plaire à tous. Certains sont amateurs de (19)motets et de musique ancienne, d'autres préfèrent les (20)dissonances de la musique contemporaine. Certains admirent les (21)percussionnistes et les (22)trombonistes des formations de jazz, d'autres adorent la (23)guitare classique et la harpe. Certains n'écoutent que du rock, d'autres se limitent aux douces (24)ballades de la chanson française.

Qu'ils vibrent lorsque, dans (25)un orchestre symphonique, retentissent des cymbales bien (26)rythmées, lorsque résonnent des orgues (27)puissantes au fond d'une église, lorsqu'une soprano réussit des trilles (28)parfaits ou passe avec aisance d'(29)une octave à l'autre, ou encore lorsqu'un blues endiablé est accompagné d'(30)un irrésistible harmonica, tous éprouvent à un moment ou à un autre un coup de foudre pour quelques notes.

Bien que les opinions [\(31\)sur les](#) différents genres musicaux soient assez variées, rares sont ceux qui n'apprécient aucun de ceux-ci. D'ailleurs, en plus d'aimer écouter de la musique, plusieurs jouent aussi [\(32\)d'un](#) instrument. Ceux qui souhaitent devenir des vedettes dont les disques obtiennent plusieurs [\(33\)nominations](#) prestigieuses doivent cependant [\(34\)s'exercer](#) régulièrement pendant de nombreuses années. Ils doivent aussi savoir que le métier de musicien consiste le plus souvent [\(35\)à](#) vivre dans la précarité.

En effet, il a beau être un virtuose des [\(36\)allegros](#) [\(37\)vivace](#) ou un maître des [\(38\)requiem](#), il a beau interpréter les [\(39\)lieder](#) de Schubert ou les [\(40\)scherzos](#) de Beethoven à la perfection, rien n'assure au musicien le succès et la fortune.

Cependant, l'amour de la musique dépasse ces considérations matérielles et, partout dans le monde, des émules de Glenn Gould ou de Miles Davis vivent de leur art, que ce soit dans un groupe de [\(41\)zydeco](#) en Louisiane, avec un [\(42\)bandonéon](#) dans les boîtes de tango de Buenos Aires ou avec des tablas en Inde. Même si leurs compositions ne sont pas aussi connues que le [\(43\)Boléro](#) de Ravel ou la [\(44\)Habanera](#) de l'opéra Carmen, elles charment les oreilles de nombreux publics.

Qu'ils se produisent dans des [\(45\)opéras-comiques](#) ou des [\(46\)jam-sessions](#), qu'ils composent de la musique [\(47\)électroacoustique](#) ou du [\(48\)hip-hop](#), qu'ils mettent leur [\(49\)queue-de-pie](#) pour diriger des orchestres classiques ou revêtent leur boubou pour jouer des [\(50\)triples croches](#) sur les cordes d'une kora, tous ces artistes partagent une passion aussi brûlante que communicative.

Il n'y a pas que les prétendus gens [\(51\)cultivés](#) pour apprécier les œuvres magistrales et les interprétations [\(52\)tout](#) en nuances. Le peu de sensibilité qui est [\(53\)cachée](#) au fond de chaque être permet à tout un chacun de communier tant avec le compositeur qu'avec l'interprète. Toute joie, toute mélancolie, toute colère [\(54\)peut](#) s'exprimer par la musique, langage des plus [\(55\)universels](#). Car, comme l'a écrit si justement Marcel Proust, " la musique est peut-être l'exemple unique de ce qu'aurait pu être - s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées - la communication des âmes ".

## A votre santé !

Depuis quelques semaines, Hélène était malade - elle en était sûre. Elle ne s'était jamais [\(1\)sentie](#) aussi fatiguée et elle n'avait trouvé aucun intérêt aux activités qu'elle avait [\(2\)essayé](#) de faire. Même si elle n'en avait rien dit à ses amies, celles-ci s'étaient [\(3\)aperçues](#) que quelque chose n'allait pas. Elles s'étaient tour à tour [\(4\)ingéniées](#) à lui changer les idées, mais tout le mal qu'elles s'étaient [\(5\)donné](#) pour égayer Hélène n'avait porté aucun fruit.

Ses proches s'étaient mis en tête [\(6\)qu'elle ne broierait](#) pas longtemps du noir et [\(7\)qu'elle ne deviendrait](#) pas une éternelle solitaire, elle qui avait d'ordinaire un tempérament joyeux. " Si on peut faire quelque chose pour toi, Hélène, [\(8\)fais-le-nous savoir](#) savoir vite ! lui disaient-ils tour à tour. Ne te [\(9\)gêne](#) surtout pas ! " Mais, [\(10\)bien qu'elle eût](#) beaucoup d'estime pour ceux qui essayaient de s'occuper d'elle, elle repoussait leurs offres systématiquement, se sentant trop faible pour les accompagner dans leurs sorties.

Tout avait commencé quand, par mesure de prévention, on lui avait [\(11\)inoculé](#) le vaccin contre la grippe. Elle s'était d'abord mise à [\(12\)renifler](#), puis à avoir des [\(13\)coliques](#). Après une subite attaque d'[\(14\)apoplexie](#), elle était restée alitée si longtemps qu'elle s'était retrouvée couverte d'[\(15\)escarres](#) douloureuses.

Comme elle commençait à souffrir d'hypertension, on lui avait dilaté les artères à l'aide d'un [\(16\)cathéter](#), ce qui lui avait laissé quelques [\(17\)hématomes](#) sur la peau. Un [\(18\)abcès](#) dentaire l'avait affligée quelques jours, puis elle eut tous les [\(19\)symptômes](#) d'une pneumonie. En dépit de ses quarante-deux ans, elle se sentait presque centenaire et pensait consulter un [\(20\)gériatre](#) pour qu'il trouve la cause de tous ses maux.

Non, Hélène en était sûre, elle n'était pas [\(21\)hypocondriaque](#). Les nombreux [\(22\)borborygmes](#) que son ventre produisait annonçaient vraisemblablement une maladie intestinale; son épaule enflée, qu'elle massait d'[\(23\)antiphlogistique](#), souffrait sans doute d'une tendinite; et sa toux persistante indiquait probablement qu'elle avait la [\(24\)phtisie](#). Comble de malheur, elle avait toutes les raisons de croire qu'elle avait contracté la [\(25\)syphilis](#).

Lors de ses nombreuses visites à l'hôpital, Hélène pouvait sympathiser avec des gens atteints de toutes sortes de maladies : une mère de famille était victime d'[\(26\)une violente influenza](#); un bébé pleurait à cause d'[\(27\)une](#) écharde qu'il avait au doigt; un homme se plaignait de crampes au ventre après avoir eu l'appendice [\(28\)enlevé](#); une

vieille dame montrait à qui le voulait bien sa jambe gangreneuse d'où se détachaient des sphacèles [\(29\)bleutés](#) .

Hélène espérait bien avoir suffisamment d'[\(30\)anticorps](#) pour lutter contre toutes les maladies avec lesquelles elle était en contact. Mais elle en avait marre de ne pas connaître les causes de ses malaises. Un jour où elle avait été admise au service des urgences pour un [\(31\)pneumothorax](#) qui lui causait des quintes de toux fréquentes, elle avait interpellé le [\(32\)médecin-chef](#) au moment où il sortait du [\(33\)bloc opératoire](#).

« Docteur, lui avait-elle dit, [\(34\)quelles que](#) soient les causes de mes nombreuses maladies, je veux les connaître. J'ai l'impression qu'on me cache quelque chose, car [\(35\)même](#) les plus grands spécialistes n'ont pas osé se prononcer. J'ai subi une batterie de tests [\(36\)diagnostiques](#), qui n'ont donné [\(37\)aucun résultat concluant](#). S'il vous plaît, ne me faites plus languir ! » Voyant les joues d'Hélène devenir [\(38\)pourpres](#) sous l'effet de l'émotion, le médecin lui mit la main sur l'épaule. « Madame, lui répondit-il calmement, si j'étais vous, je rentrerais à la maison et j'oublierais l'hôpital. Selon mon expérience, environ la moitié des patients [\(39\)souffrent](#) davantage d'angoisse à la pensée d'être malades que de la maladie dont ils sont atteints. Et, si vous aimez les [\(40\)portos](#), je vous conseillerais d'en boire un verre ou deux. À votre santé ! » « Tiens, se dit Hélène. Voilà enfin un traitement qui me fait plaisir ! Pourquoi ne pas l'essayer ? » C'est le coeur un peu plus léger et le sourire aux lèvres qu'elle quitta illico la salle d'attente bondée.